

mais tous deux peuvent me mener loin, si vous le voulez.

— Êtes-vous noble ?

— Je suis orphelin, monsieur.

— C'est assez.

— Vous me chassez donc parce que je n'ai ni richesses, ni titres ; cependant la plus belle richesse n'est pas celle que nous laissent nos pères, mais celle que nous acquérons nous-mêmes ; la meilleure noblesse n'est pas celle que nous lèguent nos aïeux qui l'ont gagnée, mais celle que nous gagnons nous-mêmes.

— Vous m'avez entendu, reprit impérieusement le baron.

— Vous êtes riche et noble, mais pas assez encore pour qu'un autre ne puisse se dire plus riche et plus noble que vous. — Vous m'avez repoussé parce que je n'étais rien ; nous ne savons pas ce que l'avenir nous réserve, monsieur le baron ; mais je prierai Dieu pour qu'un jour il ne vous humilie pas et ne vous rapetisse pas comme vous m'avez humilié et abaissé.

Il partit en achevant ces paroles.

Et trois mois plus tard, par une nuit sombre et orageuse, un jeune homme et une jeune fille s'enfuirent de Berlin, se marièrent après avoir demandé vainement une dernière fois la permission du baron de Wiedland à leur union, et vinrent se réfugier à Bade où ils vécurent heureux pendant quinze mois ; le jeune homme, c'était Raphaël ; la jeune fille, c'était Marguerite. — Ce fut vers ce temps que le capitaine Werther découvrit la retraite de sa sœur. Nous en sommes arrivés maintenant au point où commence ce chapitre, et nous allons parcourir avec Raphaël ce que contenait la lettre qu'il venait de recevoir.

« J'ai appris, Raphaël, qu'hier au soir tu avais été frappé au visage par un officier arrivé depuis peu en cette ville, et je suis étonné de ne point t'avoir vu aujourd'hui. Je suis un de tes plus anciens amis, nous avons étudié tous deux sur les mêmes bancs, nous avons mangé le même pain pendant dix années de notre vie, quoique nous soyons bien jeunes encore. — Plus tard j'ai eu recours à toi dans de difficiles positions ; tu t'es battu une fois pour moi en mon absence, et deux fois tu m'as servi de témoin ; j'avais, après tout cela, le droit de penser que tu userais de moi à l'occasion comme j'ai fait de toi si souvent. Quoi qu'il en arrive, donne-moi de tes nouvelles le plus tôt possible. »

DANIEL MOOR.

Raphaël, après avoir lu cette lettre, demeura quelques minutes comme atterré ; il la parcourut encore des yeux comme s'il croyait avoir fait un songe, mais toujours son fatal contenu était là, sous son regard, et l'épouvantait.

— Et moi, murmura-t-il après un instant de silence, et moi qui pensais ne pas avoir été reconnu ! Et qui avais caché mon visage entre mes mains afin que personne ne pût s'arrêter devant moi et me dire : L'on t'a souffleté, Raphaël ! — Souffleté, reprit-il avec rage, souffleté, moi ! et je n'en suis pas mort sur le champ, devant tous, devant lui, de honte ou dans un transport de colère !

Il abaissa lentement et avec résignation sa main droite qu'il avait levée.

— Maintenant que ma honte est publique, que je ne puis plus la dévorer en secret, continua-t-il ; maintenant que je ne puis l'étouffer, la meurtrir dans mon sein, maintenant qu'elle court la ville, qu'elle passe de bouche en bouche, et que peut être je suis déjà un objet de risée, il faudra donc que je me venge de cet homme, que je lui rende insulte pour insulte, et puis que je le tue, lui à qui j'ai tant fait de mal autrefois. Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! tout cela est horrible et la mort me serait plus douce qu'une telle réparation. — Je sais bien ce que je ferai, pensa-t-il : je ne me battrai point, car je ne puis me battre contre lui. — Je vais dire à Marguerite que j'ai des motifs pour soupçonner que nous sommes découverts, et que notre bonheur et notre sûreté dépendent d'une prompte fuite. — Marguerite ne cherchera point à pénétrer les motifs qui me font agir, elle me suivra. — Quant à Daniel Moor, il me connaît incapable d'une lâcheté par une lâcheté, il me défendra contre ceux qui voudraient m'accuser.

Il prit une plume et écrivit rapidement :

« Il est vrai, Daniel, que j'ai été souffleté par un officier qui n'est point de cette ville, et il est vrai, comme tu le sais déjà peut-être, que je n'ai point exigé réparation de cet homme. Je me trouve placé au milieu de tels événements, qu'une réparation serait impossible. Je n'ai pas besoin de te parler de mon courage ; en avoir me semble une chose si naturelle, que je ne prends point *cela* pour une vertu ; en toute autre circonstance, je ne laisserais point une insulte impunie ; mais aujourd'hui je le dois, Dieu et la religion m'en font un devoir plus sacré que ne l'est l'honneur des hommes. — Tu le comprendras comme moi, lorsque je te dirai que celui qui m'a si indignement outragé est le frère de celle que j'ai choisie pour femme, et que j'ai enlevée il y a bientôt deux ans à sa famille qui l'idolâtrait. Maintenant, tu vois bien que je ne puis tuer le frère après avoir enlevé sa sœur ; cette insulte qu'on m'a faite est une expiation du mal que j'ai causé, et je courbe la tête avec résignation. »

Raphaël en était là de sa lettre, quand la vieille Clotilde entra encore ; elle s'avança lentement, et remit une seconde lettre au jeune homme.

— Qu'est-ce encore ? se dit-il intérieurement et en pâlisant.

Puis il prit des mains de sa servante la seconde lettre.

Et, sitôt qu'elle fut dehors, il ouvrit et lut :

« Hier, un capitaine de la garnison de Berlin s'est vanté en plein bal de t'avoir ignominieusement souffleté ; j'ai pris ta défense et j'ai promis de te faire rencontrer aujourd'hui même avec cet insolent. — Comme je suis certain que, si tu avais été insulté aussi gravement qu'on le prétend, tu te serais déjà battu, et comme je sais que tu ne t'es point battu, je t'attends ce soir afin que la réparation ou la rétraction soit aussi éclatante que l'a été l'offense. — N'importe à quelle heure tu sortiras, tu me trouveras à ta porte.

« ULRICH. »

« P.S. — Dans le cas où cette lettre ne te parviendrait pas à temps, je ferais ce que tu ferais pour moi, je prendrais ta place. »

— Ainsi, pas un moyen pour éviter ce duel !